

Zeitschrift:	Schweizerische Zeitschrift für Religions- und Kulturgeschichte = Revue suisse d'histoire religieuse et culturelle = Rivista svizzera di storia religiosa e culturale
Herausgeber:	Vereinigung für Schweizerische Kirchengeschichte
Band:	113 (2019)
Artikel:	"Nihilist und Christ" : une défaite de Nietzsche
Autor:	Livry, Anatoly
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-847019

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

«Nihilist und Christ»: une défaite de Nietzsche

Anatoly Livry

«Damit habe ich dich, Nihilist»
Friedrich Nietzsche

Analyser aujourd’hui, au début du XXI^e siècle, le résultat intermédiaire de l’action de «Nietzsche-Antéchrist» peut constituer le travail de toute une vie pour un philosophe. J’utiliserai donc les arguments de ce bref exposé¹ afin de marquer quelques axes de recherche, poser certaines questions, mais également présenter mon enseignement universitaire qui fait suite à ma thèse de doctorat soutenue à l’Université de Nice-Sophia Antipolis puis publiée chez «Hermann» à Paris, travail dans lequel la question de l’opposition de Nietzsche au Galiléen a été examinée.² Il est nécessaire, pour commencer, de rappeler l’engagement de Nietzsche le païen contre un certain christianisme incarné par Wagner, posture que j’ai examinée en tant que spécialiste des religions dans un travail paru dans une revue de théologiens suisses:³ «Nietzsche et Wagner: lutte entre le paganisme et le christianisme», *Schweizerische Zeitschrift für Religions- und Kulturgeschichte*. Le paganisme chez Nietzsche étant plus prononcé qu’un simple engagement contre le judéo-christianisme, celui-ci constitue aussi un important objet de étude, voire une étape obligatoire avant de s’attaquer à notre sujet présent, Nietzsche et le nihilisme.⁴ Pourtant ni la théologie académique, ni encore moins la philosophie universitaire telle qu’elle est pratiquée actuellement ne

¹ Exposé effectué en langue allemande par Dr Anatoly Livry: «Nihilist und Christ», le 14 octobre 2017 de 15h40 à 16h20, lors de l’Internationalen Nietzsche-Kongress. Il s’agit d’un congrès international avec comité de sélection, «500 Jahre ‹Entrüstung der Einfalt› Nietzsche und die Reformation», Naumburg (Saale), organisé par la Nietzsche-Gesellschaft allemande du 12 au 15 octobre 2017.

² Cf. Anatoly Livry, Nabokov le nietzschéen, Paris 2010, 313 p., préfacé par Renate Reschke, professeur émerite à la Humboldt-Universität.

³ Cf. Anatoly Livry, Nietzsche et Wagner: lutte entre le paganisme et le christianisme, in: SZRKG, 109 (2015), 253–267.

⁴ Cf. Anatoly Livry, Nietzsche et le «Juif», in: SZRKG, 110 (2016), 421–434.

suffisent pour apprécier pleinement cette guerre totale menée par Nietzsche. Pour y parvenir, il est préférable d'être un historien, un sociologue et un ethnologue, un politologue, un psychologue et peut-être aussi un spécialiste de la sémiotique des médias (puisque depuis des décennies, c'est le présentateur de télévision qui a remplacé le serviteur des dieux s'adressant aux fidèles *ex cathedra* le jour du Seigneur ou lors de ses fêtes tel que l'avait connu Nietzsche jusque dans sa famille). Mais surtout, la spécialité qu'il faut revendiquer, c'est celle la plus dangereuse: être un philologue, celui qui explore le Verbe, au péril de violer un tabou, d'après Nietzsche lui-même:

«In der That, man ist nicht Philolog und Arzt, ohne nicht zugleich auch *Antichrist* zu sein. Als Philolog schaut man nämlich *hinter* die ‹heiligen Bücher›, als Arzt *hinter* die physiologische Verkommenheit des typischen Christen. Der Arzt sagt ‹unheilbar›, der Philolog ‹Schwindel› [...].»⁵

Effectuant la généalogie de son «être philosophique», Nietzsche se voulait donc fondamentalement un disciple de la philologie. Il est par conséquent indispensable d'aborder ses travaux en tant que philologue, ce qui consiste à subir la violence créatrice de pratiquer l'exégèse des textes de Nietzsche dans le cadre de leur époque sans les souiller d'aucun anachronisme ou purge idéologique survenue durant les siècles suivant la cessation de sa créativité. Appliquant une telle «méthodologie héroïque», fidèle à Nietzsche dans l'examen de son propre héritage, il serait juste de nous souvenir de cet ouvrage que Rudolf Steiner, un autre «futur» Bâlois d'adoption de souche germanique, avait consacré à son aîné, encore du vivant de Nietzsche: *Ein Kämpfer gegen seine Zeit*.⁶ Il s'était pour ce faire inspiré d'une phrase de Nietzsche lui-même que le philosophe, ici sous le masque de l'historien, avait préalablement mise entre guillemets comme s'il prévoyait que ses conseils pédagogiques seraient empruntés pour le titre de l'ouvrage:

«Und wenn ihr nach Biographien verlangt, dann nicht nach jenen mit dem Refrain ‹Herr So und so und seine Zeit›, sondern nach solchen, auf deren Titelblatte es heißen müßte ‹ein Kämpfer gegen seine Zeit›.»⁷

Ma thèse principale est que sa lutte contre une certaine tendance christique à présent omnipotente, Nietzsche l'avait totalement perdue. L'esprit des Évangiles a quant à lui transgressé le cadre d'Églises devenues inutiles et a contaminé l'Occident anciennement chrétien tout entier. Le «putsch des Évangélistes» a fini par corrompre le monde politique, militaire, financier et même l'Université. Certes, pendant des siècles, le christianisme a utilisé des Églises pour augmenter

⁵ Friedrich Nietzsche, *Der Antichrist*, in: KSA (= Kritische Studienausgabe), Berlin/New York 1989, t. 6, 226, Nietzsche souligne.

⁶ Cf. Rudolf Steiner, *Friedrich Nietzsche: Ein Kämpfer gegen seine Zeit*, Weimar 1895, 125 p.

⁷ Friedrich Nietzsche, *Vom Nutzen und Nachteil der Historie für das Leben*, in: KSA, t. 1, 295.

son emprise spirituelle et intellectuelle sur les nations de l'Occident. Tel un célèbre Alien du cinéma hollywoodien, le christianisme a dévoré de l'intérieur le corps des Églises qui l'avaient porté, se nourrissant de la vitalité de l'âme des nations qui constituaient ces Églises (je ne sépare plus le catholicisme des diverses formes du protestantisme: la tendance œcuménique avait effacé toute frontière non seulement entre les dogmes mais aussi entre les doctrines sociales de ces Églises. Il est passionnant, à ce propos, et je le conseille à mes collègues, de suivre des séminaires de professeurs émérites de la faculté de théologie de Moscou, spécialistes donc de l'orthodoxie russe, qui sans gêne aucune mais avec un orgueil non dissimulé, enseignent leur «action œcuménique» de l'époque soviétique non seulement dans l'ancienne alliance du pacte de Varsovie ou leur emprise sur les Églises catholiques françaises ou italiennes via les partis communistes tout puissants de ces pays, mais surtout leur manipulation de l'Église luthérienne de l'Allemagne de l'Ouest et des pays scandinaves notamment à partir de 1959.⁸ Par conséquent, un spécialiste du marxisme-léninisme et de la présente doctrine de Luther examinant le discours de l'Église luthérienne allemande contemporaine y trouve très peu de Luther, mais bien davantage de dialectique révolutionnaire avec son vocabulaire égalitariste). Pendant ces centaines d'années, l'esprit de la chrétienté a essaimé dans l'ensemble de notre univers politique et avait marqué la défaite de l'espoir aristocratique nietzschéen pour l'humanité – Nietzsche le marque, quelques mois avant sa déchéance psychique, avec un désespoir non dissimulé:

«*Und unterschätzen wir das Verhängnis nicht, das vom Christenthum aus sich bis in die Politik eingeschlichen hat! Niemand hat heute mehr den Muth zu Sonderrechten, zu Herrschafts-Rechten, zu einem Ehrfurchts-Gefühl vor sich und seines Gleichen – zu einem Pathos der Distanz [...].*»⁹

Dans son appréciation, Nietzsche aurait peut-être pu aller plus loin et décrire la réalité psychique des peuples occupant, de nos jours, le même espace?

Par la suite, les diverses branches de la vie civique (gestion étatique de la famille, de la femme, de l'immigration, de la culture, de l'enseignement, de l'Armée, ...), qui toutes portent un christianisme dans leur chair guidant chacun de leurs mouvements, contemplent ces carcasses des Églises gisant par terre mais ... déclarent parallèlement la victoire de «Nietzsche-Antéchrist». Il s'agit de l'une des plus grandes impostures de notre civilisation, et pour s'en rendre compte, il faut revenir tout simplement aux textes de Nietzsche.

⁸ Je pense ici naturellement aux célèbres rencontres œcuméniques d'Arnoldshain où, à partir de 1959, furent acceptées les Églises de l'URSS et de tous les États du Pacte de Varsovie, activité qui fut décrite par son acteur de l'époque, le professeur de théologie russe Alexeï Ossipov, à l'occasion de ses récents séminaires moscovites, comme une «subversion politique parfaitement réussie» (cf. son séminaire «Les Tendances religieuses occidentales», «Западные исповедания», Московская духовная академия, 2005–2006).

⁹ Nietzsche, Der Antichrist (cf. note 5), 218, Nietzsche souligne.

La suite de ma thèse est davantage désespérante: la christianisation des peuples occidentaux serait un problème anthropologique. Il marque une longue déchéance de leur psyché ethnique, leur agonie en tant que peuples durant depuis des siècles: elle ne serait qu'un symptôme que tout philosophe (et un philosophe est un médecin, Nietzsche le sait, forcément, avec Platon¹⁰) remarquera une sorte d'«agonie ethnique». Pire: tout souffrant ayant épuisé ses forces vives ne résiste plus à la maladie, il aspire à la mort et les peuples de l'Occident ont refusé de combattre le poison mortel du christianisme («Daß die starken Rassen des nördlichen Europa den christlichen Gott nicht von sich gestoßen haben, macht ihrer religiösen Begabung wahrlich keine Ehre, – um nicht vom Geschmacke zu reden. Mit einer solchen krankhaften und altersschwachen Ausgeburth der Décadence hätten sie fertig werden müssen.»¹¹), car ils désirent être effacés de la surface du globe – et je ne présente pas au lecteur quelque sordide complot génocidaire. Les Indo-européens s'adonneront à leur crépuscule naturellement, voire joyeusement: ils courront vers leur euthanasie emplis de la volupté languissante des ébats érotiques outre-tombaux chantée par Sapho dans ses poèmes glyconiens ayant subi quelques morsures de Chronos.¹² En effet – et le philosophe doit s'allier avec le sociologue et l'anthropologue –, ce certain «politiquement correct» pratiqué jusqu'à saturation en Occident, et en Occident seulement, serait l'esprit des Évangiles déversé dans toute notre société, devenu un dogme théocratique car ayant pénétré non seulement les mœurs, mais aussi le code pénal de nombreux pays d'Europe et d'Amérique du nord. Et Nietzsche avait cerné cette descente aux enfers des nations de l'Abendland bien avant Oswald Spengler. Or, tous ces constats effectués grâce à Nietzsche-sociologue permettent de présenter aussi les travaux de Nietzsche comme un héritage hippocratique, une Πλανάκεια à cette mort. Plus haut, j'ai démontré comment Nietzsche avait épingle cette «infection chrétienne» ayant pénétré l'âme déjà affaiblie des ethnies d'Europe, mais avant, dans son *Antichrist*, en parfait asclépiade, le philosophe nous présente un «status praesens» de ces Occidentaux sans cesse dégradant:

«Die Menschheit stellt *nicht* eine Entwicklung zum Besseren oder Stärkeren oder Höheren dar, in der Weise, wie dies heute geglaubt wird. Der ‹Fortschritt› ist bloß eine moderne Idee, das heißt eine falsche Idee. Der Europäer von Heute bleibt, in seinem Werthe tief unter dem Europäer der Renaissance; Fortentwicklung ist schlechterdings *nicht* mit irgend welcher Notwendigkeit Erhöhung, Steigerung, Verstärkung.»¹³

¹⁰ Cf. Platon, *Politeia*, III, 405–409.

¹¹ Nietzsche, *Der Antichrist* (cf. note 5), 185, Nietzsche souligne.

¹² Cf. Sapho, *Livre V*, n° 95, texte établi par Théodore Reinach, Paris 1960, 266.

¹³ Nietzsche, *Der Antichrist* (cf. note 5), 171, Nietzsche souligne.

Néanmoins, l'Occident repousserait obstinément le remède spirituel que proposerait Nietzsche. Malgré l'horreur du tableau clinique dressé par le philosophe avec une précision de diagnosticien de premier ordre, les Indo-européens de l'Ouest s'acharneront donc à mourir, et il serait juste de se poser cette cruelle question: le temps des nations occidentales naguère christianisées, et ayant donc pâti de la sélection des pires espèces qu'il soit, n'est-il pas révolu? Quant à Nietzsche, il lance son constat médical dans son *Jenseits von Gut und Böse*, étant totalement détaché de l'humanité, à la manière de Zarathoustra, protagoniste de l'ouvrage dont il venait à peine terminer la rédaction: «Und wenn euch Großes mißriet, seid ihr selber darum – mißraten? Und mißrietet ihr selber, mißriet darum – der Mensch? Mißriet aber der Mensch: wohlan! Wohlauf!»¹⁴ Cette conclusion est sans équivoque dans son catastrophisme. Mieux: pour son diagnostic, Nietzsche recourt à l'autorité d'un Épicure, cet Antéchrist victorieux d'avant les Évangiles comme Nietzsche nous le présente — à l'instar du *Descensus Christi ad Inferos* en vue de ramener sous sa lumière les justes, par essence intemporels, vétérotestamentaires¹⁵ — dans le même paragraphe de son ouvrage où il s'attaque, en apostat joyeux, au «nihilisme christique»:¹⁶

«Gesetzt, dass man mit dem spöttischen und unbeteiligten Auge eines epi-kurischen Gottes die wunderlich schmerzliche und ebenso grobe wie feine Komödie des europäischen Christenthums zu überschauen vermöchte, ich glaube, man fände kein Ende mehr zu staunen und zu lachen: scheint es denn nicht, dass Ein Wille über Europa durch achtzehn Jahrhunderte geherrscht hat, aus dem Menschen eine *sublime Missgeburt* zu machen?»¹⁷

Le passage cité n'est nullement une opinion émise par Nietzsche par hasard, puis oubliée. Au contraire, Nietzsche répète à son lecteur son regret antichrétien d'eugéniste, tel un philologue grisé par son propre *Verbe adoré*, et accable les prêtres de Jésus d'avoir porté un coup terrible au génome des Indo-européens:

«Man hat ihnen Unschätzbares zu danken; und wer ist reich genug an Dankbarkeit, um nicht vor alle dem arm zu werden, was zum Beispiel die ‹geistlichen Menschen› des Christenthums bisher für Europa gethan haben! Und doch, wenn sie

¹⁴ Friedrich Nietzsche, *Also sprach Zarathustra*, in: KSA, t. 4, 364.

¹⁵ Cf. p. ex.: Première épître de Pierre 3:19–20.

¹⁶ «Die Mucker-Schleicherei, die Conventikel-Heimlichkeit, düstere Begriffe wie Hölle, wie Opfer des Unschuldigen, wie *unio mystica* im Bluttrinken, vor Allem das langsam aufgeschürte Feuer der Rache, der Tschandala-Rache – das wurde Herr über Rom, dieselbe Art von Religion, der schon in ihrer Präexistenz-Form Epicur den Krieg gemacht hatte. Man lese Lucrez, um zu begreifen, was Epicur bekämpft hat, nicht das Heidenthum, sondern ‹das Christenthum›, will sagen die Verderbniss der Seelen durch den Schuld-, durch den Straf- und Unsterblichkeits-Begriff. – Er bekämpfte die unterirdischen Culte, das ganze latente Christenthum, – die Unsterblichkeit zu leugnen war damals schon eine wirkliche Erlösung.»: Nietzsche, *Der Antichrist* (cf. note 5), 246, Nietzsche souligne.

¹⁷ Friedrich Nietzsche, *Jenseits von Gut und Böse*, in: KSA, t. 5, 82–83, Nietzsche souligne.

den Leidenden Trost, den Unterdrückten und Verzweifelnden Muth, den Unselbständigen einen Stab und Halt gaben und die Innerlich-Zerstörten und Wild-Gewordenen von der Gesellschaft weg in Klöster und seelische Zuchthäuser lockten: was mussten sie ausserdem thun, um mit gutem Gewissen dergestalt grundsätzlich an der Erhaltung alles Kranken und Leidenden, das heisst in That und Wahrheit an der *Verschlechterung der europäischen Rasse* zu arbeiten?»¹⁸

Pourtant ce prolixе constat terrible, réitéré continuallement par le philosophe solidement accroché à l'idée du christianisme comme symptôme de la régression d'une branche de l'humanité précisément à cause de l'universalisme du culte méprisant les frontières ethniques («Das Christentum war nicht ‹national›, nicht rassebedingt, – es wendete sich an jede Art von Enterbten des Lebens, es hatte seine Verbündeten überall.»¹⁹) constitue naturellement une vision plus que rarement examinée par les spécialistes universitaires contemporains de Nietzsche. Le salut pourrait être apporté aux Occidentaux par un philologue – autrement dit par celui qui ose la lecture de Nietzsche sans censure aucune et fait connaître ses solutions hippocratiques. Mais le vaccin salvateur n'arrive-t-il pas trop tard pour injecter sa potion vitale aux Indo-européens?

Quelle est la perversité réelle des préceptes des évangélistes fondant l'Église, enseignement qui deviendra multiforme et omniprésent, selon Nietzsche? Pour lui, non seulement les évangélistes préconisaient l'inverse du message de Jésus, ainsi qu'il l'estime en se permettant quelques improvisations philologiques d'helléniste («Das Wort schon ‹Christenthum› ist ein Missverständniss –, im Grunde gab es nur Einen Christen, und der starb am Kreuz. Das ‹Evangelium› starb am Kreuz. Was von diesem Augenblick an ‹Evangelium› heißt, war bereits der Gegensatz dessen, was *er* gelebt: eine ‹schlimme Botschaft›, ein *Dysangelium.*»²⁰), mais, pire encore, toute cette tendance d'après la crucifixion sur le Golgotha constitue pour Nietzsche la première prétention doctrinale prolétarienne s'érigéant au statut d'une confession, et Nietzsche est limpide dans son raisonnement: l'Église naissante adresse ses commandements à toute la plèbe du monde antique, lui promettant surtout la vengeance sur l'aristocrate – le «meilleur» ἄριστος aussi sur le plan de la santé, imposant sa «contrainte» κράτος – naturellement créateur de toute civilisation. Et, ancien professeur universitaire, Nietzsche sait que la pédagogie, c'est la répétition: «Das Christentum hat die Ranküne der Kranken auf dem Grunde, den Instinkt gegen die Gesunden, gegen die Gesundheit gerichtet.»²¹ Le déclin signifié par le christianisme serait donc pour Nietzsche une forme de régression anthropologique. Cette tempête planétaire de la vendetta des classes inférieures envers une certaine «noble robus-

¹⁸ Ibid., 82, Nietzsche souligne.

¹⁹ Nietzsche, *Der Antichrist* (cf. note 5), 232.

²⁰ Ibid., 211, Nietzsche souligne.

²¹ Ibid., 232.

tesse» incarnant l'excellence du principe de la Καλοκαγαθία²² est sans cesse décrite par Nietzsche pour qui chaque putsch accablant notre univers – lorsque la plèbe de l'Occident se soulève, assassine des nobles, renverse l'ordre établi ou massacre artistes et poètes – puise ses origines dans le chamboulement civique imposé par les évangélistes:

«[...] ja mit Hülfe einer Religion, welche den sublimsten Heerdenthier-Begierden zu Willen war und schmeichelte, ist es dahin gekommen, dass wir selbst in den politischen und gesellschaftlichen Einrichtungen einen immer sichtbareren Ausdruck dieser Moral finden: die *demokratische* Bewegung macht die Erbschaft der christlichen. Dass aber deren Tempo für die Ungeduldigeren, für die Kranken und Süchtigen des genannten Instinktes noch viel zu langsam und schlafbrig ist, dafür spricht das immer rasender werdende Geheul, das immer unverhülltere Zähnefletschen der Anarchisten-Hunde, welche jetzt durch die Gassen der europäischen Cultur schweifen: anscheinend im Gegensatz zu den friedlich-arbeitsamen Demokraten und Revolutions-Ideologen, noch mehr zu den tölpelhaften Philosophastern und Bruderschafts-Schwärmern, welche sich Socialisten nennen und die ‹freie Gesellschaft› wollen, in Wahrheit aber Eins mit ihnen Allen in der gründlichen und instinktiven Feindseligkeit gegen jede andre Gesellschafts-Form als die der *autonomen* Heerde [...].»²³

Sans ambiguïté aucune, pour Nietzsche, l'optimisme «démocratique» (un des nombreux synonymes approximatifs de «nihiliste» introduit par Nietzsche en italique accentuant, comme à l'accoutumé, chez ce philologue l'importance du terme utilisé, comme l'orateur qui le soulignera par le changement de ton) serait l'héritier direct du christianisme. Quant à ses apôtres actuels, ce sont les anarchistes littéralement abaissés par notre philologue «classique» au niveau de «chiens» (sans qu'il leur concède une indépendance cynique supposant au moins une qualité humaine). Cette ascendance par ailleurs justifie parfaitement le titre du présent article mettant sur un plan d'égalité le nihiliste du XIX^e siècle et son «ancêtre» des temps de Tibère.

Maintenant, indiquons avec plus de précision: d'où Nietzsche nous parle-t-il? En somme: qui est Nietzsche philosophe qui dresse cette généalogie de la morale du christianisme, parvenant à y trouver une parenté avec le nihilisme? Nietzsche agit précisément non seulement comme un helléniste professionnel, mais surtout ès qualité d'un authentique littérateur grec de l'époque hellénistique. C'est la «Weltanschauung» que Nietzsche a acquise à travers des décennies d'études passionnées des auteurs grecs, son être philologique ayant progressivement submergé sa philosophie en l'archaïsant et l'enrichissant: je décris

²² Aristote, *Éthique à Eudème*, Livre VIII (chapitre 3).

²³ Nietzsche, *Jenseits von Gut und Böse* (cf. note 17), 124–125, Nietzsche souligne.

cet état d'âme nuancé de Nietzsche, cet apatride germanophone s'incarnant dans un homme de lettres des époques hellénistique et impériale dans ma publication de la *Nietzschesforschung*, n° 24.²⁴ Ce psychisme, selon mon étude, rend Nietzsche inaccessible à tout chercheur méconnaissant non seulement le grec ancien mais surtout les œuvres principales que l'Hellade nous a laissées.

Certes, Nietzsche est né dans un milieu de luthéranisme raffiné, celui d'un pasteur également précepteur d'une famille princière.²⁵ En revanche, ce qui, selon Nietzsche, l'avait prédisposé à un combat théologique mortel, c'est, comme il le décrira plusieurs décennies plus tard dans sa *Vita*, le lieu significatif de sa venue au monde, un champ de bataille pour le luthéranisme, Lützen. Il est donc logique que le premier nom dont Nietzsche se souvient est celui de Gustav-Adolf II de Suède, tombé lors de l'affrontement de 1632 («Ich bin am 15. Oktober 1844 geboren, auf dem Schlachtfelde von Lützen. Der erste Name, den ich hörte, war der Gustav Adolfs»²⁶), ce «rempart du protestantisme» comme le nomme un protagoniste d'un célèbre roman de Walter Scott.²⁷ Le père de Nietzsche meurt quand ce dernier à 4 ans. C'est alors son oncle maternel, pasteur luthérien à Naumburg, qui reprend l'estafette pédagogico-luthérienne et le jeune Friedrich Nietzsche assiste à ses sermons qui marquent son imaginaire:

«Die Kirche ist klein, aber sehr nett ausgeschmückt; der Besuch war immer recht zahlreich. Aber was für eine wunderschöne Rede hielt der Onkel! Welche Kraft in dieser Predigt! Wie nachdrücklich war jedes Wort! Ich erinnere mich fast noch jedes Gedankens, den der Onkel aussprach. Er sprach über die Versöhnung, anknüpfend an das Wort: Wenn du deine Gabe zum Altare bringst, so versöhne dich zuvor mit deinem Bruder. Es war den Tag gerade Kommunion; gleich nach der Predigt traten die zwei Amtleute des Dorfes vor, gebildete Männer, aber von jeher einander feind, und versöhnten sich, indem sie sich gegenseitig die Hand reichten.

²⁴ Cf. Anatoly Livry, *La Carmen de Nietzsche sous le masque de la Bacchante chez Nabokov*, in: *Nietzschesforschung*, Berlin/New York 2017, t. 24, 389–397, publié sous la direction de Renate Reschke, professeur émerite à la Humboldt-Universität.

²⁵ «Mein Vater, 1813 geboren, starb 1849. Er lebte, bevor er das Pfarramt der Gemeinde Röcken unweit Lützen übernahm, einige Jahre auf dem Altenburger Schlosse und unterrichtete die vier Prinzessinnen daselbst. Seine Schülerinnen sind die Königin von Hannover, die Großfürstin Constantin, die Großherzogin von Oldenburg und die Prinzess Therese von Sachsen-Altenburg. Er war voll tiefer Pietät gegen den preußischen König Friedrich Wilhelm den Vierten, von dem er auch sein Pfarramt erhielt; die Ereignisse von 1848 betrübten ihn über die Maßen. Ich selber, am Geburtstage des genannten Königs geboren, am 15. Oktober, erhielt, wie billig, die Hohenzollern-Namen Friedrich Wilhelm. Einen Vorteil hatte jedenfalls die Wahl dieses Tages: mein Geburtstag war meine ganze Kindheit hindurch ein Festtag.»: Friedrich Nietzsche, *Vita*, in: KSA, t. 14, 472.

²⁶ Friedrich Nietzsche, «An Georg Brandes in Kopenhagen» (Turino, den 10. April 1888) in *Sämtliche Briefe*: KSA, t. 8, Berlin/New York 1988, 288.

²⁷ «[...] the bulwark of the Protestant faith, the Lion of the North, the terror of Austria, Gustavus the Victorious.»: Walter Scott, *A Legend of Montrose*.

Das heisst doch ein Erfolg! Ich blieb nach der Predigt mit dem Onkel noch zurück; denn es war noch eine Taufe. Der Kantor kam herunter und begrüsste uns.»²⁸

C'est bien plus tard que sa progressive conversion vers le dionysisme commencera via l'étude puis l'enseignement universitaire du grec, sans oublier le pressoir de la Guerre franco-prussienne. C'est là que Nietzsche tente de faire revivre l'esprit tragique grec dans un but de renaissance de l'esprit allemand, précise le philologue à la fin de *Die Geburt der Tragödie*:

«Zu unserem Troste aber gab es Anzeichen dafür, dass trotzdem der deutsche Geist in herrlicher Gesundheit, Tiefe und dionysischer Kraft unzerstört, gleich einem zum Schlummer niedergesunkenen Ritter, in einem unzugänglichen Abgrunde ruhe und träume: aus welchem Abgrunde zu uns das dionysische Lied emporsteigt, um uns zu verstehen zu geben, dass dieser deutsche Ritter auch jetzt noch seinen uralten dionysischen Mythus in selig-ernsten Visionen träumt.»²⁹

Même son Zarathoustra est plus grec d'Ionie que Perse. Il s'exprime par paraboles obscures comme Héraclite d'Éphèse, philosophe né de souche royale. Il s'adresse aux héritiers de la culture hellénique mais aussi aux diverses tribus barbares et les examine comme le fit Hérodote. Au bout de toutes ses études raffinées de l'héritage de l'Hellade, Nietzsche trouve le christianisme trop goujat, banal, plébéien et le dégoût esthétique se rajoute à l'éccœurement philologique et accélère son rejet religieux: «Das Schicksal des Christenthums liegt in der Notwendigkeit, dass sein Glaube selbst so krank, so niedrig und vulgär werden musste, als die Bedürfnisse krank, niedrig und vulgär waren, die mit ihm befriedigt werden sollten.»³⁰ Peu à peu, Nietzsche devient un homme de lettres grec de l'époque hellénistique avec toutes ses nuances psychologiques tel que le décrit dans sa thèse de doctorat majoritairement consacrée à Lucien de Samosate le feu professeur Jacques Bompaire.³¹ Ainsi, un littérateur de l'époque hellénistique se croit l'égal des princes et des tyrans, tel Nietzsche qui s'est adressé au roi d'Italie comme à «Meinem geliebten Sohn Umberto»³². Un lettré de l'époque hellénistique s'exprime dans les formes les plus sophistiquées de la langue et il s'obstine à ce que son message ne soit saisi par le commun des mortels de ses ex-compatriotes, acceptant la douleur que cette incompréhension lui afflige: «[...] wehe mir! ich bin eine nuance [...].»³³ Cette souffrance n'empêche pas le fait que, pourtant, Nietzsche, en tant que créateur, se réjouisse dans ses œuvres

²⁸ Friedrich Nietzsche, Meine Ferienreise, in: Autobiographisches aus den Jahren 1856 bis 1869, in: Werke in drei Bänden, München 1956, t. 3. 81–82.

²⁹ Friedrich Nietzsche, Die Geburt der Tragödie, in: KSA, t. 1, 153–154.

³⁰ Nietzsche, Der Antichrist (cf. note 5), 209.

³¹ Jacques Bompaire, Lucien écrivain: imitation et création, Paris 1958, 794 p.

³² Nietzsche, «An Umberto I König von Italien» (Turin, um den 4. Januar 1889) in Sämtliche Briefe (cf. note 26), 577.

³³ Friedrich Nietzsche, Ecce homo, in: KSA, t. 6, 362.

philosophiques d'être trop complexe, exprimant son espoir qu'on ait du mal à le comprendre: «Es ist schwer, verstanden zu werden: besonders wenn man gan-gasrotogati denkt und lebt, unter lauter Menschen, welche anders denken und leben, nämlich kurmagati oder besten Falles «nach der Gangart des Frosches» mandeikagati – ich thue eben Alles, um selbst schwer verstanden zu werden?»³⁴ Sa philologie s'érige en rempart infranchissable entre ses contemporains – également Chrétiens dans leur majorité – et sa philosophie.

Nietzsche ne se contente pas d'exprimer un dégoût stylistique pour le christianisme en établissant sa généalogie commune avec le nihilisme. Il pousse son autopsie au-delà la naissance de Jésus, discernant ses origines nihilistes quatre siècles et demi avant notre ère: la source, c'est ce Socrate qui a démocratisé la dialectique et est, par cela, devenu, avec son biographe Platon, l'antagonisme absolu d'un Hellène et Nietzsche confirme, par sa propre datation, ma thèse sur sa maturité en tant que philologue qui marquerait sa Reconquista du paganisme: «[...] ich erkannte Sokrates und Plato als Verfalls-Symptome, als Werkzeuge der griechischen Auflösung, als pseudogriechisch, als antigriechisch («Geburt der Tragödie» 1872).»³⁵ Nietzsche poursuit, dans son non moins théologique *Götzen-Dämmerung*, la mise sur un pied d'égalité des morales socratique et chrétienne: «Sokrates war ein Missverständniss; die ganze Besserungs-Moral, auch die christliche, war ein Missverständniss [...].»³⁶ Remarquons, là aussi, comme à son habitude, que Nietzsche attire l'importance de toute cette phrase en vrai philologue, par l'italique. Un autre point considérable de ce prêche par écrit: l'attraction de Nietzsche pour le terme «Missverständniss» qui, sous sa plume, surgit comme le moyen d'indiquer l'«incompréhension anthropologique» qui marque la rencontre de l'humanité avec Jésus. Dans *L'Antéchrist*, ce même terme sera appliqué au christianisme dans son ensemble:

«Das Wort schon «Christenthum» ist ein Missverständniss –, im Grunde gab es nur Einen Christen, und der starb am Kreuz. Das «Evangelium» starb am Kreuz. Was von diesem Augenblick an «Evangelium» heißt, war bereits der Gegensatz dessen, was *er* gelebt: eine «schlimme Botschaft», ein *Dysangelium*.»³⁷

Ce sont donc cet espoir tout évangélique de Socrate dans la bonté naturelle humaine ainsi que dans l'égalité des humains entre eux et l'appartenance de Socrate à la plèbe («Mit Sokrates schlägt der griechische Geschmack zugunsten der Dialektik um: was geschieht da eigentlich? Vor allem wird damit ein *vornehmer* Geschmack besiegt; der Pöbel kommt mit der Dialektik obenauf.»³⁸) dans sa

³⁴ Nietzsche, *Jenseits von Gut und Böse* (cf. note 17), 45.

³⁵ Friedrich Nietzsche, *Das Problem des Sokrates*, in: *Götzen-Dämmerung*, KSA, t. 6, 68.

³⁶ Ibid. p. 73, Nietzsche souligne.

³⁷ Nietzsche, *Der Antichrist* (cf. note 5), 211, Nietzsche souligne.

³⁸ Nietzsche, *Das Problem des Sokrates* (cf. note 35), 69, Nietzsche souligne.

haine plébéienne de l'aristocrate que Nietzsche baptise par le gallicisme de «Ressentiment» («Ist die Ironie des Sokrates ein Ausdruck von Revolte? von Pöbel-Ressentiment?»³⁹), faisant de Socrate le premier nihiliste chrétien. Ce fameux ressentiment est pour Nietzsche l'origine même du christianisme: «Der Eine Gott und der Eine Sohn Gottes: Beides Erzeugnisse des ressentiments [...].»⁴⁰

Il existe aussi un versant bien réel du nihilisme que Nietzsche affronte avec véhémence, cette fois-ci en se débarrassant de tout le raffinement d'un professeur de grec ancien, c'est ce terrorisme se propageant à travers la Russie impériale, visant à la fois le monarque et ses notables.

Ce n'est nullement le «nihilisme» de Friedrich Heinrich Jacobi, pourtant connu de Nietzsche.⁴¹ Ce n'est pas non plus un nihilisme littéraire rendu mondialement célèbre grâce à *Pères et Fils* de Tourgueniev, roman lu par Nietzsche en 1873. Quant à Martin Heidegger qui se plonge en 1940 dans une discussion avec un Nietzsche alors psychiquement décédé depuis plus d'un demi-siècle, il commet exactement cet anachronisme puisqu'il examine le nihilisme de Nietzsche de façon excessivement ontologique: Heidegger a du mal à concevoir que les nihilistes de l'époque de Nietzsche sont passés du statut de hors-la-loi poursuivis à celui de maîtres du plus vaste État sur terre, l'Union soviétique étant alors encore une fidèle alliée de sa patrie nationale-socialiste.⁴² Non, le nihilisme, alors manifesté en Russie, que combat Nietzsche est bien charnel: c'est constamment que Nietzsche est informé, tout comme ses contemporains occidentaux, des attentats commis par des nihilistes contre tout d'abord l'empereur Alexandre II le «libérateur». À compter de 1866 (alors que Nietzsche a 22 ans), le monarque subira onze tentatives d'assassinat dont la dernière, celle de 1881, atteindra sa cible: le frère aîné du Grand-Duc Constantin auquel fut mariée Alexandra de Saxe-Altenbourg, l'ancienne élève du père de Nietzsche (et ce lien était très important pour le philosophe, souvenons-nous du «prélude familial» d'*Ecce homo*), fut déchiqueté par une bombe, crime qui incite Nietzsche un an plus tard à la lecture de la traduction française des *Possédés* de Dostoïevski, ouvrage qui ne sera pas sans l'influencer. La terreur nihiliste ne cessa cependant nullement, poursuivant ainsi Alexandre III, rescapé d'un attentat en 1887, année où Nietzsche jouissait encore de toute sa puissance créatrice et portait régulièrement des armes.

³⁹ Ibid., 70.

⁴⁰ Nietzsche, *Der Antichrist* (cf. note 5), 214.

⁴¹ Cf. Friedrich Nietzsche, Kommentar zu Band 6, in: KSA, t. 14, 404.

⁴² Cf. Martin Heidegger, Nietzsche: Der europäische Nihilismus, 2. Abt: Vorlesungen, Band 48, (II. Trimester 1940), Frankfurt a. M. 1986, 339 p.

lièrement ses regards vers la Russie, ses penchants érotiques envers Louise von Salomé y étant pour très peu (contrairement à l'interprétation «patriotique» quelque peu infantile de Nietzsche [qui ne vise qu'à s'aligner sur l'actuelle doctrine étatique russe] adoptée à l'Institut philosophique de l'Académie des sciences de la Russie post-soviétique, laquelle va jusqu'à mépriser la lecture du philosophe en langue allemande⁴³). Voilà pourquoi toute sa vie d'adulte durant donc, Nietzsche est en permanence informé de cette terreur nihiliste et les attentats russes trouvent un écho dans son œuvre philosophique. La presse occidentale ne cesse d'évoquer ces forfaits fracassants perpétrés à l'Est de l'Europe et je pense notamment au journal préféré de Nietzsche: «[...] ich selbst lese, mit Verlaub, nur das *Journal des Débats* [...]»⁴⁴, cette affirmation gallo-centriste approuvant ma déclaration sur l'obligation de connaître la langue française pour travailler sur Nietzsche. Or, ce quotidien parisien (que j'ai dû lire, pour mes investigations nietzschéennes, dans son ensemble) annonçait dès sa première page la plupart des attentats des nihilistes russes, puis décrivait la chronologie serrée de ses conséquences, via les dépêches de son correspondant à Saint-Pétersbourg ou de celui de l'agence Havas, publiant même jusqu'aux regrets des parlementaires berlinois comme cela, par exemple, fut suite à l'assassinat d'Alexandre II: «[...] attristés d'événement qui prive l'empereur d'Allemagne d'un parent cher.»⁴⁵ Ces précisions qui rappelaient les liens unissant la Russie au II^e Reich allemand ne pouvaient échapper à Nietzsche, – à cette époque un philosophe déjà mûr préparant son *Also sprach Zarathustra* et s'inspirant de tous les soubresauts de cette humanité qui est le protagoniste véritable de son poème explosif.

En conclusion, pour Nietzsche donc, surtout à partir de son professorat à Bâle, un Chrétien est issu de la lie de l'humanité unissant tares civiques, esthétiques, philologiques, philosophiques et religieuses et partageant ses origines avec l'anarchiste:

«Wen hasse ich unter dem Gesindel von Heute am besten? Das Sozialisten-Gesindel, die Tschandala-Apostel, die den Instinkt, die Lust, das Genügsamkeits-Gefühl des Arbeiters mit seinem kleinen Sein untergraben, – die ihn neidisch machen, die ihn Rache lehren ... Das Unrecht liegt niemals in ungleichen Rechten, es liegt im Anspruch auf ‹gleiche› Rechte ... Was ist *schlecht*? Aber ich sagte es schon: Alles, was aus Schwäche, aus Neid, aus *Rache* stammt. – Der Anarchist und der Christ sind Einer Herkunft [...].»⁴⁶

⁴³ Cf. Anatoly Livry, Nietzsche, un indicateur de la santé psychique de la Russie, in: Nietzscheforschung, t. 25, Berlin/Boston 2018, 415–430, publié sous la direction de Renate Reschke, professeur émerite à la Humboldt-Universität, et plus particulièrement p. 428, note 36 consacrée à la critique de Julia Sineokaja.

⁴⁴ Nietzsche, *Ecce homo* (cf. note 33), 301.

⁴⁵ *Journal des débats*, Édition de Paris (Matin), le 15 mars 1881, 1.

⁴⁶ Nietzsche, *Der Antichrist* (cf. note 5), 244, Nietzsche souligne.

Nietzsche classe donc ces deux espèces qu'il ne cesse de combattre dans la caste inférieure, cette personnification de l'impureté – la chândâla – dont le nom lui fut emprunté par son correspondant Strindberg pour sa nouvelle historique. Quant à Jésus lui-même, Nietzsche use, commettant quelque anachronisme, pour le fondateur du Christianisme de la même terminologie, le présentant comme un putschiste antique – en reconnaissant tout de même à cet anarchiste une sainteté certaine – qui brise l'ordre établi en remuant cette même chândâla de la Judée:

«Dieser heilige Anarchist, der das niedere Volk, die Ausgestossnen und ‹Sünder›, die Tschandala innerhalb des Judenthums zum Widerspruch gegen die herrschende Ordnung aufrief – mit einer Sprache, falls den Evangelien zu trauen wäre, die auch heute noch nach Sibirien führen würde, war ein politischer Verbrecher, so weit eben politische Verbrecher in einer absurd-unpolitischen Gemeinschaft möglich waren.»⁴⁷

Voilà les raisons pour lesquelles, dans son *Antichrist*, Nietzsche est, déjà littéralement, formel quant à l'union indissociable des nihilistes – dont il est le spectateur permanent des exactions terroristes réelles commises dans l'Empire russe – et des disciples de Jésus: «Nihilist und Christ: das reimt sich, das reimt sich nicht bloss [...].»⁴⁸

«Nihilist und Christ»: une défaite de Nietzsche

Le nihilisme apparaît au grand jour comme concept au 19^{ème} siècle et a tout de suite heurté Friedrich Nietzsche qui est devenu son analiste le plus perspicace. Il est temps, peut-être, de poser aujourd'hui, en 2019, la question des origines, du développement et des influences du nihilisme tel que Nietzsche l'avait connu, tel que l'avaient perçu ses disciples spirituels – à l'instar de Martin Heidegger – et tel que nous, à l'aube du III^{ème} millénaire, pouvons l'appréhender. Un labeur nuancé d'historien, de philosophe, de théologien et surtout de philologue devrait nous éviter de tomber dans le piège des anachronismes, un danger pour tout scientifique. Cet article issu de l'exposé que j'ai donné lors du Congrès international de la Deutsche Nietzsche-Gesellschaft «500 Jahre ‹Entrüstung der Einfalt›: Nietzsche und die Reformation» (organisé entre le 12 et le 15 octobre 2017) s'efforce précisément de débarrasser la perception du nihilisme de Nietzsche d'un certain nombre de lieux communs imposés par des doctrines et événements historiques qui ont suivi la mort du philosophe. Un problème particulier qui rend cette analyse urgente réside dans le lien qu'établit Nietzsche lui-même entre le nihilisme et le christianisme: ce point est évidemment examiné dans le présent article.

Nihilisme – Friedrich Nietzsche – christianisme – Martin Heidegger – anachronisme.

«Nihilist und Christ»: eine Niederlage für Nietzsche

Der Nihilismus entstand im 19. Jahrhundert als Konzept und traf sogleich Friedrich Nietzsche, der zu seinem aufschlussreichsten Analysten wurde. Vielleicht ist es an der Zeit, heute, im Jahr 2019, die Frage nach den Ursprüngen, der Entwicklung und den Einflüssen des Nihilismus, wie Nietzsche ihn gekannt hatte, wie er von seinen spiri-

⁴⁷ Ibid., 198, Nietzsche souligne.

⁴⁸ Ibid., 247.

tuellen Schülern – wie Martin Heidegger – wahrgenommen wurde und wie wir ihn zu Beginn des dritten Jahrtausends erfassen können, zu stellen. Ein nuanciertes Werk des Historikers, Philosphen, Theologen und vor allem Philologen sollte vermeiden, in die Falle des Anachronismus zu tappen – eine Gefahr für jeden Wissenschaftler. Dieser Artikel, aus einem Vortrag entstanden, den ich auf dem Internationalen Kongress der Deutschen Nietzsche-Gesellschaft «500 Jahre ‹Entrüstung der Einfalt›. Nietzsche und die Reformation» gehalten habe (12. bis 15. Oktober 2017) versucht gerade, aus Nietzsches Wahrnehmung des Nihilismus eine Reihe von Orten zu beseitigen, die durch doktrinäre Anschauungen und historische Ereignisse nach dem Tod des Philosphen ihm aufgezwungen wurden. Ein besonderes Problem, das diese Analyse dringlich macht, ist die von Nietzsche hergestellte Verbindung zwischen Nihilismus und Christentum. Vorliegender Artikel hat diesen Punkt untersucht.

Nihilismus – Friedrich Nietzsche – Christentum – Martin Heidegger – Anachronismus.

«Nihilist und Christ»: una sconfitta di Nietzsche

Il nichilismo viene alla luce come un concetto nel XIXesimo secolo e subito colpisce Friedrich Nietzsche che è diventato il suo analista più perspicace. Oggi, forse, è arrivato il momento di domandarsi quali sono le origini, gli sviluppi e le influenze del nichilismo come Nietzsche l'ha conosciuto, come i suoi discepoli spirituali – ad esempio Martin Heidegger – l'hanno percepito e come noi, all'alba del III millennario, possiamo recepirlo. Un'opera sfumata di storici, di filosofi, di teologi e soprattutto di filologi dovrebbe evitare di cadere nella trappola dell'anacronismo, un pericolo per ogni scienziato. Questo articolo tratto dall'intervento che ho presentato al congresso internazionale della Deutsche Nietzsche-Gesellschaft «500 Jahre ‹Entrüstung des Einfalt›: Nietzsche und die Reformation» (organizzato tra il 12 e il 15 ottobre 2017) si sforza precisamente di liberare la percezione nichilista di Nietzsche da un certo numero di luoghi comuni imposti dalle dottrine e dagli eventi storici seguiti alla morte del filosofo. Un problema particolare che rende quest'analisi urgente risiede nel legame che Nietzsche stesso stabilisce tra il nichilismo e il cristianesimo: questo punto è evidentemente esaminato in questo articolo.

Nichilismo – Friedrich Nietzsche – cristianesimo – Martin Heidegger – anacronismo.

«Nihilist and Christian»: A Defeat for Nietzsche

Nihilism emerged as a concept in the nineteenth century, and immediately interested Friedrich Nietzsche, who became his most insightful analyst. It is time, perhaps, to ask today, in 2019, the question of the origins, development and influences of nihilism as Nietzsche had known it, as perceived by his spiritual disciples (for example, Martin Heidegger), and as we, at the dawn of the third millennium, can grasp it. The nuanced work of a historian, philosopher, theologian and especially philologist should avoid falling into the trap of anachronisms, which is a danger for any scholar. This article, based on a lecture which I gave at the International Congress of the Deutsche Nietzsche-Gesellschaft on the topic «500 Jahre ‹Entrüstung der Einfalt›: Nietzsche und die Reformation» (organized between 12 and 15 October, 2017) attempts precisely to rid Nietzsche's perception of nihilism of a number of commonplaces imposed by doctrines and historical events that followed the death of the philosopher. A particular problem that makes this analysis urgent is the link established by Nietzsche between nihilism and Christianity: the article examines specifically this aspect.

Nihilism – Friedrich Nietzsche – Christianity – Martin Heidegger – Anachronism.

Anatoly Livry, Dr., Université de Nice-Sophia Antipolis.